

Pour jouer Overbeck

Bibliographie

Overbeck, Souvenirs sur Nietzsche

Janz, Nietzsche, Biographie, en particulier le chapitre 5 du tome 1, intitulé *Le nouveau compagnon* et qui lui est entièrement consacré (je vais te le photocopier), et plusieurs passages du tome 3, notamment P. 448-450 : *la fonction centrale d'Overbeck* et le récit de sa visite à Iéna, du 23 au 25 février 1889, p. 498-500.

Notes biographiques

(d'après Janz)

Franz Overbeck provenant d'un milieu extrêmement cosmopolite. Son grand-père paternel, allemand d'origine avait quitté Francfort-sur-le-Main en 1807 et s'était installé à Londres, où il avait adopté la nationalité britannique.

Son père prit pour femme Johanna Camilla Cerclet, qui issue d'une famille catholique française, avait grandi à Saint-Pétersbourg. O naquit le 16 novembre 1837 à Saint-Pétersbourg... en juillet 1846, alors qu'il avait neuf ans, ses parents l'envoyèrent en France, comme pensionnaire dans l'ancien collège de Saint Germain, près de Paris. IL y restera deux ans. IL retira de ces deux années passées à Paris une parfaite maîtrise de la langue française, qui s'ajouta à l'anglais que l'on parlait chez ses parents, et au russe, employé dans son entourage pétersbourgeois.

En avril 1850, sa mère part s'établir à Dresde, alors que son mari reste à Petersbourg jusqu'en 1854, et il entre au lycée de Dresde, puis il aborde des études de Théologie d'abord à Leipzig puis à Göttingen.

Historien et théologien

C'est davantage un historien qu'un chrétien « armé d'un solide bagage philosophique, il allait au texte qu'il abordait non pas comme une sagesse révélée, mais comme un document historico-philosophique. Il avait à vrai dire par là déjà rompu avec un principe essentiel de la foi chrétienne, mais cette rupture n'avait absolument rien eut de violent, de conflictuel, et ne constituait pas, comme pour N, un problème existentiel (...)

Ce n'est que sur ce fond qu'il est possible de comprendre l'imperturbabilité, le calme qui lui permet de devenir le plus fidèle compagnon de route de N, un compagnon que rien ne pourra jamais venir troubler ni rebuter. » (Janz, I, 324)

Sa spécialité scientifique était l'exégèse du Nouveau Testament et l'histoire ecclésiastique ancienne (d'avant la réforme), en particulier les Pères de l'Église. » (id. 325)

Lorsqu'en 1873, O publie son petit opuscule critique *De la christianité de notre actuelle théologie*, les dissensions avec l'orthodoxie chrétienne devient manifeste et O en tira les conséquences : il déclara publiquement, en son nom et celui de sa femme, se retirer du corps de l'Église chrétienne. Il en résulta cette situation paradoxale, d'un « païen », d'un apostat enseignant dans une faculté de théologie chrétienne. Et c'est encore un bel exemple d'ouverture d'esprit et de générosité que nous offre là le conservatisme bâlois : pas une

seconde il ne fut question de démettre O de ses fonctions, pour lesquelles il n'existait pas d'autre critère que le travail scientifique. » (id. 326)

La période que j'ai choisi est la période de la folie dite du « cheval de Turin » (voir l'excellent film de Bela Tar) où O eu une fonction centrale. C'est lui qui vient chercher N à Turin et le ramène, d'abord à l'hôpital psychiatrique de Iéna, d'où sa mère le ramènera chez elle, chez lui, à Naumburg.

La religion chez O et N

« Religieux, il l'a toujours été avec aussi peu de sérieux que moi, si ce n'est que chez moi, en vertu d'un tempérament incomparablement plus tranquille, plus indolent, le conflit avec la religion a été beaucoup plus paisible, à mon avis bien moins intéressant » (*Souvenirs*, p. 41)

Nietzsche était mon ami...

« Nietzsche était mon ami, il ne faut donc pas attendre de moi que je le juge. » (*Souvenirs*, p. 9)

O est l'ami fidèle, plein de retenue, qui ne juge jamais mais cela ne l'empêche pas d'avoir des idées fortes, solides, originales qui peuvent être très différentes de celles de N dont il ne fut jamais un adepte.

Ces idées l'amènèrent à cette « ironie pyrrhonienne » être professeur de théologie à la faculté de théologie de Bâle tout en étant presque athée. Cela rappelle l'ironie de Pyrrhon qui fut grand prêtre d'Athènes, par respect de la coutume, alors qu'il était athée.

Son amitié avec N est basée

- 1) sur des affinités idéologiques non négligeables (critique du christianisme, importance accordée aux textes...)**
- 2) mais aussi sur une attirance pour le caractère « extraordinaire » de N – il dira n'avoir jamais rencontré un être aussi extraordinaire (*souvenirs*, p. 88) – si différent et si complémentaire du sien. N osait ce que lui n'osait pas et il aurait parfois souhaité faire mais il n'avait pas un tempérament conflictuel**
- 3) c'est aussi son tempérament non conflictuel et sa modestie qui a permit à leur amitié de tenir, à tel point qu'il écrira « notre amitié ne connu jamais d'ombre » (*souvenirs*, p. 89)**
- 4) enfin, et c'est peut-être le plus important « N est l'homme auprès duquel j'ai respiré le plus librement » (id. 100)**

Et pourtant, l'ambivalence déteint sur O au moins sur un point :

« J'éprouvais presque toujours de façon quasi simultanée ce contraste blessant [entre tout ce qu'il me fallait dépasser dans l'attitude de N] et l'attirance la plus profonde qui soit. » (id. 89)

Sur la tonalité de la scène entre O et N

(que nous allons donc interpréter)

La scène entre O et N peut prendre la forme de l'auto-analyse et de la relation du Christ à l'antéchrist

Mais il faut aussi que cette scène théâtrale et dramatique soit aussi fondamentalement joyeuse.

O a insisté à la fois sur le caractère théâtral du rapport de N au réel mais aussi sur la joie de leurs relations.

O est un des rares amis (le seul ?) à avoir perçu certaines choses cachées de N, notamment l'ambivalence et la complexité de sa personnalité, son caractère « polyphonique » - pour paraphraser l'analyse de Bakhtine sur Dostoïevsky, si tu ne connais pas, je t'en parlerai – On ressent bien dans ses appréciations sur N les contradictions extrêmes de N : grandeur et manque de grandeur, force et faiblesse, confiance et manque de confiance en soi, noblesse et mesquinerie, sincérité et théâtralité, douceur et dureté, gentillesse et méchanceté... et je pourrais continuer (aïe, aïe, aïe, ça va être dur pour moi à jouer !)

« Il a fait grand cas de lui-même jusqu'à l'extravagance. J'ai pour ma part toujours fait l'inverse, et en cela justement, je ne pense pas le moins du monde m'élever moralement au-dessus de lui. Je pense simplement avoir été le plus heureux de nous deux, certainement pas le meilleur ou le plus grand. » (id. 16-17)

« Cette tendance peu commune à l'expansion qui lui était propre (...) allait justement de pair avec une certaine « fermeture » tout aussi peu commune. » (id. 63)

Sur les rapports de N avec les personnes de sexe masculin :

« Il préférerait carrément éviter les hommes plutôt que d'avoir à les ménager. » (18)

N est « un homme qui vit sans discontinuer dans une atmosphère d'intellectualité » (19)

D'une manière générale, O n'a pas bien réussi à situer N dans son temps car il ne saisit pas bien (mais qui pouvait vraiment la saisir ?) l'originalité et la profondeur de la pensée de N. Néanmoins, il trace un parallèle intéressant entre N et Proudhon qui pourra peut-être me servir pour la scène avec Emma Goldman.

Ce qui ne l'empêche pas de comprendre très justement certains des aspects de l'œuvre de N, par exemple le personnage de Zarathoustra :

« N s'est considéré comme l'homme du lointain avenir (...) il a voulu créer avec Zarathoustra une figure qui ne soit pas de notre monde et à laquelle personne ne puisse se sentir lié, pour l'heure, de manière intime. » (101)

Pour O, N surestime la plupart du temps l'amitié que peuvent lui porter les gens qu'il rencontre :

« Le pauvre N aimait toujours de manière exclusive, quant à lui, on l'aimait beaucoup moins, voir pas du tout. » (72)

Et une des raisons est la manière tout aussi exclusive dont il pouvait critiquer ses amis :

Un vice radical affectait « toutes les amitiés de N dignes de ce nom et réellement partagées, qui lui procuraient certes de véritables amis mais non des adeptes, et la critique publique immodérée à laquelle N se laissait aller en raison de ce vice. » (78)

Sur l'humour de N

« Ce n'est pas l'humour qui manquait à N mais la faculté ou peut-être est-ce de la légèreté (N n'était pas souvent léger) , de lui donner vie, de lui laisser libre cours (...) de s'oublier soi-

même et de se 'laisser aller' en toutes circonstances et c'est ce dont N était le moins capable. » (19)

Quand il était plus jeune [dans les années 70] « il préservait encore quelques heures pendant lesquelles il ouvrait toutes grandes les portes de son humour à la lumière et à la vie ; en ces heures, on pouvait converser avec lui comme on ne peut le faire qu'en la joyeuse compagnie des buveurs (...) » par la suite ... l'humour n'apparaissait plus que dans les mornes ruines (...) de l'humour grinçant (20)

La joie

Aujourd'hui même, dans l'ensemble, je ne tire que de la joie de la façon dont j'ai véritablement « partagé » son existence (...) à défaut de le comprendre ce à quoi je parvenais difficilement. » (id. 16)

Le théâtre

Récit de la première scène à laquelle O assista, celle que N fit à une femme de chambre à moitié folle qui le persécutait :

« Quelle fut ridicule la scène d'une rare violence qu'il lui joua (...) [ici je me retrouve dans mes excès] (...) Je ne parvins pas à écarter l'idée que je venais d'assister à une scène de théâtre et ce soupçon me projette bel et bien, l'espace d'un instant loin de ces sentiments sublimes que j'éprouvais pour N »

La deuxième grande scène de théâtre, c'est la relation avec Lou (voir page 14) et la troisième, la plus dramatique, mais peut-être aussi la plus comique, si on prend la distance que prit Breton pour faire figurer une des dernières lettres de N dans son anthologie de l'humour noir, celle de Turin et de la bascule dans la folie.

Car même çà Turin, O ne peut complètement écarter l'idée que N joue la comédie [je pense ici à Dostoïevski, un des auteurs dont N se sent le plus proche, et au personnage de Nicolas dans *les possédés*, que je suis en train de relire, et dont on ne sait pas si il joue ou ne joue pas la folie] : « il y a eu des moments où je n'ai pu m'empêcher de penser qu'elle était feinte. » (25)

Mais ce théâtre est inhérent à N, il sa part « masquée », son côté Dionysos, le dieu masque : « Jouant avec lui-même, il a en quelque sorte tiré l'un après l'autre les décors de théâtre de son catalogue de décorateur jusqu'à ce que le spectacle entier soit mis en place. » (id. 15)

La vie est une lutte

Pour N, nous dit O, la vie est une lutte, un combat contre l'univers tout entier.

N « aspirait à la grandeur », il avait « l'ambition de l'emporter dans ce combat qu'est la vie (c'est en cela qu'il était si différent de moi et m'étais si supérieur) » (id. 11)

On sent bien la modestie de O mais aussi un des fondements de son amitiés pour N et pourquoi il l'admire - même si cette admiration, n'est pas sans réserves, elle est même fondamentalement réservée : « N n'était pas à proprement parler un grand homme » (id.)

« Malgré les doutes que j'ai conservés notamment sur la question de savoir si N est ou non un grand homme, ce dont je ne puis douter le moins du monde, c'est que l'homme qu'il était était authentique. » (id. 15), authentique jusque dans son goût pour le théâtre.

Ceux qui nous apparaissent rétrospectivement comme « des grands hommes » ne le sont pas toujours aux yeux de leurs contemporains y compris leurs proches¹ [seul peut-être, de ses amis proches, hommes et femmes, Köselitz considérera N comme un « grand homme »].

La folie

Une catastrophe foudroyante
L'amour de N pour les masques

Le mythe de l'éternel retour

O évoque, comme d'autres avec lui (Rita notamment) la manière dont N lui raconte le terrible secret de l'éternel retour.

Rohde, l'ami commun à O et N, ne voit pas dans cette « théorie » que l'expression de la maladie de N, il ne voit pas le mythe

IL s'agit vraiment d'un vécu mythique, associé au vécu mythique de l'apparition de Zarathoustra – très profond et presque inexprimable : les mots ne peuvent que le trahir, il doit rester mutique, et c'est pourquoi je le danserai... C'est du « vrai langage », au sens ou « tout vrai langage est incompréhensible » (Artaud)

Extraits choisis des souvenirs...

« À cette époque (1884) déjà Nietzsche était victime de cette brusque alternance d'états de profonde dépression et d'exaltation euphorique qui dans ce domaine caractérise en général les candidats à la folie » (27-28)

« Tous les textes de Nietzsche ont en quelque sorte été écrits en chemin. A la rédaction ils restent inachevés, étapes provisoires qui devront elles-mêmes être dépassées un jour » (31)

Tout cela voulait jaillir hors de lui avec une puissance extraordinaire, et pourtant, personne n'en conservait mieux que lui le secret (64)

Les véritables amis de Nietzsche (et non les vrais qui n'existent guère, pas plus que n'existe en somme selon Nietzsche un monde vrai qui ferait face au monde véritable), ont toujours eu la même énigme à résoudre à son contact... (74)

[si je comprend bien cette énigme est « pourquoi tant d'infortune déversée sur sa tête ? et de soupçons, vicissitudes etc. qui viennent « obscurcir » l'amitié ?]

Ce que Nietzsche appréciait véritablement en moi, et qui fit que nous devînmes des amis fidèles et sincères était qu'en moi il y avait cet îlot ouvert sur un tel sentiment de bonheur (87)

Ma reconnaissance envers Nietzsche pour tout ce qu'il m'a permis de vivre, est certaine et indéfectible, mais elle ne concerne que lui et l'existence que j'ai personnellement partagée avec lui, en aucun cas le double de lui-même que l'esprit des autres peut se représenter. (89)

¹ C'est comme pour la bataille de Waterloo décrit par Stendhal : elle n'apparaît pas, aux yeux de qui la vit, comme une grande bataille.

Il faut dire qu'il ne m'arriva qu'une seule fois d'élever la voix contre Nietzsche et de lui témoigner mon mécontentement (90)

Dans l'ensemble on pouvait dire que Nietzsche gardait encore de cette période antérieure à son aliénation mentale une masse importante de souvenirs exacts dont il disposait avec liberté. En revanche ce qui était récent avait en quelque sorte cessé d'exister pour lui (96)